

Joris ASTIER

L'affaire Gaufridy. L'imaginaire du Mal dans la France moderne

Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021, 246 p.

Encore un livre sur l'affaire Gaufridy ! Il faut dire que le dossier documentaire est particulièrement riche : archives judiciaires, sources narratives, littérature apologétique, mémoires, correspondances érudites... La note 27 de l'introduction du livre de Joris Astier rappelle les nombreuses études déjà produites depuis 1912 sur cette fameuse affaire de possession démoniaque, en omettant curieusement de mentionner les admirables pages de Robert Mandrou dans *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle* (1968).

L'ambition de cette ultime monographie est de présenter l'histoire des possédées d'Aix-en-Provence comme un point de basculement dans la représentation de la menace diabolique à l'époque moderne. L'étude s'organise en trois temps : d'abord le déroulement de l'enquête, puis le procès et enfin sa postérité aux XVII^e et XVIII^e siècles. Rappelons quelques faits. En 1611, deux religieuses du couvent des Ursulines d'Aix accusent leur confesseur, un curé marseillais du nom de Loys Gaufridy, de les avoir séduites puis amenées au sabbat pour les livrer au Diable. L'histoire n'est pas banale car l'accusé est un homme, un urbain et un clerc, tandis que l'habituelle chasse aux sorcières cible le plus souvent les guérisseuses des campagnes. Les deux jeunes possédées, Madeleine de La Palud et Louise Capeau, soumises à de nombreux exorcismes publics, notamment pratiqués par le père Michaëlis au sanctuaire de la Sainte-Baume, finissent par envoyer leur corrupteur au bûcher par sentence du Parlement du 30 avril 1611.

Ce sont bien ces exorcismes qui assurent la publicité de l'affaire, qui est considérable dès cette époque. Ils s'inscrivent dans un contexte de conflits confessionnels, au lendemain de la mort d'Henri IV, et offrent un écho à la célèbre affaire des miracles de Laon (1566) au cours de laquelle la jeune Nicole Obry est débarrassée de sa trentaine de diables après avoir reçu l'eucharistie. Comme l'indique Joris Astier, les exorcismes marseillais servent à la fois à produire une « apologétique » partisane (p. 42) et à « réformer le clergé » (p. 70) via le procès judiciaire contre Gaufridy qu'ils entraînent. Ce contexte tridentin se double d'un contexte provençal aussi défavorable à

l'accusé : la ligueuse Marseille est jugée très sévèrement par la très politique et néanmoins catholique Aix-en-Provence. Face au premier président Guillaume du Vair, fervent soutien de Michaëlis, les défenseurs locaux de Gaufridy pèsent peu. Selon Joris Astier, une atmosphère paranoïaque (« imaginaire obsidional », p. 85) et eschatologique empoisonne la salle du tribunal et précipite un « ethos agressif » qui excite une « pulsion purificatrice » (p. 112).

On regrettera ici que le résultat direct de cette atmosphère d'attente anxieuse ne soit pas mieux exposé, par exemple quand il s'agit de savoir si la valeur des sacrements administrés par Gaufridy est préservée (p. 123, on imagine les conséquences si le sorcier avait confessé les avoir livrés au diable avec le reste), ou à propos des craintes plus séculières d'une « vaste conspiration » (p. 130, du propre avec des démons exorcisés) liée à l'assassinat du roi. La mise en récit de l'affaire par Michaëlis lui-même, mais aussi par les médecins ayant servi d'experts, les journaux, les mémorialistes, les écrivains François de Rosset et Malherbe, aurait pu fournir une analyse littéraire et épistémologique plus soutenue que sa réduction à la « mise en scène » d'un « monde régi par la figure du Mal » (p. 149). La problématique du livre qui entend étudier l'affaire Gaufridy sous l'angle de la propagation d'un « imaginaire du Mal » particulièrement « anxiogène » atteint là ses limites. Pourtant la suite du livre offre de bons développements sur les répliques de l'affaire Gaufridy, d'abord à Lille dès 1613 au cours de laquelle la naissance de l'Antéchrist est annoncée (à partir de la semence de Gaufridy) et qui attire l'attention de Cornelius Jansen et du père Garasse, puis bien sûr avec l'affaire si politique des Ursulines de Loudun en 1632. Urbain Grandier, qui a bien retenu la leçon, ne commet pas l'erreur du curé marseillais : il n'avoue rien. Joris Astier nous renseigne encore (p. 167-171) sur le destin chaotique de Madeleine de La Palud après le procès : ayant fondé une école, elle se voit accusée de sorcellerie en 1653. Elle meurt en 1670, ayant clamé toute sa vie que ce qui s'était écrit sur son affaire était faux à l'exception de la possession démoniaque dont elle fut victime. Peu à peu, apparaît le sentiment que Gaufridy était un prêtre séducteur et corrompu, mais pas un sorcier, et les prétendues possédées, des simulatrices.

La conclusion du livre de Joris Astier livre une hypothèse stimulante : si l'on considère l'affaire Gaufridy comme une rupture dans cet

« imaginaire » qu'on a de la peine à bien définir mais qui conduit à une « dédiablement du Mal » (p. 179), il faut attribuer cette rupture non à un recul de l'imaginaire démoniaque mais à un effet de saturation dont l'affaire aixoise a fourni le modèle. Après Louviers (1647) et Auxonne (1658) qui se conclut par un acquittement de la principale accusée, ces affaires finissent par embarrasser par l'émoi même qu'elles suscitent. Quand elles atteignent le roi, via l'affaire Brinvilliers (1676), c'en est trop. L'idée suggérée ici est que Louis XIV officialise une réticence et une lassitude qui ont déjà gagné les esprits plus qu'il n'agit en avant-garde, comme on a pu le dire parfois. Il ne reste plus alors aux cerveaux brûlés du siècle suivant qu'à dénoncer en tout cela des fables inventées pour « séduire les simples » à partir de récits de possessions qui ressemblent davantage à des « attaques de nerfs » (p. 184, citation de l'abbé Papon, auteur d'une *Histoire de la Provence* parue en 1786) qu'à des manifestations surnaturelles.

Laurent-Henri Vignaud

Valérie AUBOURG,
Benjamin VANDERLICK

Dieu merci : Expressions catholiques africaines et créoles

préface de F. Laplantine, Lyon, Éditions Libel, 2021, 144 p.

Il n'est pas rare d'entendre évoquer la consolation que constituerait, pour un catholicisme français métropolitain en profond déclin, le renfort non négligeable que lui apportent, depuis quelques décennies, les populations venues de l'outre-mer ou issues de l'immigration. Que la réalité soit plus contrastée que ce lieu commun, c'est ce que montre Valérie Aubourg, qui présente ici les résultats d'une enquête ethnographique menée entre 2015 et 2018 sous la forme d'une quarantaine d'entretiens semi-directifs auprès de catholiques originaires des Antilles, d'Afrique, de Madagascar ou de La Réunion établis dans l'agglomération lyonnaise. Il s'agissait « d'explorer les modalités originales de leurs expressions religieuses et leur inscription dans le catholicisme local » (p. 13). L'analyse est enrichie *in fine* d'une précieuse bibliographie sur ce sujet encore peu exploré et d'un passionnant corpus photographique dû à Benjamin Vanderlick : 7 clichés flanqués d'un commentaire encadré, 44 autres simplement légendés, tous donnant à voir et à réfléchir.

La première partie du livre passe en revue les singularités de ces « catholiques des Suds » : omniprésence du chapelet et pratique assidue de la prière, souvent orientée vers la demande de protection ou de guérison ; vénération de la Vierge et des saints, tant devant leurs statues dans les églises locales que dans les hauts lieux de pèlerinage ; attente de rites et de sacrements où il soit fait droit à leurs traditions ; faible attachement à la paroisse territoriale et recherche de célébrations dominicales affinitaires ; maintien, grâce aux techniques modernes, de relations avec le pays d'origine ; libertés prises avec les injonctions de la morale catholique, notamment dans le domaine conjugal. « On a mélangé », comme le reconnaît une interviewée à propos de la communion solennelle de ses enfants (p. 25), et cela vaut un peu dans tous les domaines. Les usages venus de là-bas perdurent en *adoptant* et en *adaptant* ce qui se fait ici. C'est ainsi, par exemple, que le curé d'Ars, objet d'une dévotion française un peu datée malgré sa relance sous Jean-Paul II, devient une vedette pour les immigrés : « Il est génial, ce mec, il sourit tout le temps. Il accueille tout le monde qui vient à Lyon ! », dit une Réunionnaise sensible également à « sa capacité à délivrer du mal parce que de son vivant c'est quelqu'un qui combattait avec le diable » (p. 23-24). On se presse à la basilique Saint-Bonaventure où les pieds de sa statue sont usés à force d'être touchés (photo p. 107).

On perçoit, dans la deuxième partie, comment la socialisation religieuse peut contribuer à l'insertion de ces populations venues d'ailleurs dans la société locale. Ici, deux modèles opposés apparaissent. Pour certains, le réseau catholique fournit une aide précieuse aux nouveaux arrivants. Il leur permet aussi de retrouver quelque chose de la communauté d'origine, surtout lorsqu'il y a des offices spécifiques où « on prie comme chez soi » (p. 41), en laissant libre cours à l'expression corporelle, aux instruments de musique du pays et aux cantiques en langue maternelle, comme à la messe mensuelle des Malgaches à la chapelle du Prado. À défaut d'entre-soi, cette recherche d'une ambiance festive les rapproche des charismatiques. Pour d'autres, au contraire, à qui les coutumes de chez eux pèsent, l'individualisme des catholiques français est une révélation : il leur ouvre la voie à une libération des contraintes du groupe.

La troisième partie est consacrée aux difficultés d'intégration de ces arrivants isolés. Ceux-ci s'étonnent de l'aspect guindé des gens du cru : « Chez nous, les jours de fête, à la consécration, on joue du tambour, ça fait